

PIERRE VARÈNE

Le vampire



BeQ

Pierre Varène

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-024

Le vampire

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 665 : version 1.0

Le vampire

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Mort étrange

Il était à peu près minuit, mais il y avait encore passablement de membres dans les grands salons du Club Saint-Denis, rue Sherbrooke-est.

Dans la bibliothèque le Directeur de la Sûreté conversait en aparté avec son ami, Simon Antoine.

Comme chacun le sait, Simon Antoine passe pour un jeune millionnaire, qui ne sait trop que faire de son temps.

Il s'intéresse cependant quelque peu à la criminalité et le Directeur de la Sûreté prend souvent plaisir à converser avec lui.

Ce soir-là ils parlaient d'un crime récent qui venait d'être éclairci l'après-midi même.

On avait retrouvé l'assassin et ce dernier

venait de faire une confession complète.

Simon Antoine qui avait eu connaissance des différentes phases des recherches policières par ses conversations avec le Chef au Club, avait même contribué quelque peu à l'heureuse issue de l'affaire.

Ce n'était qu'en apparence cependant. Car il avait résolu toute l'affaire.

Sous son apparence de jeune millionnaire curieux et pratiquement oisif, Simon Antoine cependant était tout autre.

Il habitait un appartement, occupant le dernier étage d'un gratte-ciel de la rue Saint-Jacques.

De là il faisait une lutte serrée et fructueuse, aux pires bandits qui pouvaient se montrer dans le pays.

Quand il ne voulait pas être reconnu au cours de ses expéditions contre des criminels fameux, il appliquait sur son visage un masque noir, qui l'avait fait surnommé le DOMINO NOIR.

Pour le commun des mortels cependant, le Domino Noir n'était relié en aucune façon au

jeune Simon Antoine.

Même le Chef de la Sûreté, grand ami de Simon Antoine, ignorait la double personnalité de son ami.

C'est ainsi qu'il attribuait le mérite de la solution de la cause dont il parlait avec Simon Antoine au Domino Noir plus spécialement, sans savoir qu'ils n'étaient qu'un seul et même homme.

*

Un policier en uniforme vint bientôt déranger le tête à tête des deux hommes.

C'était le lieutenant Casavant, de l'escouade des homicides qui requérait la présence du Chef, à la résidence de Pierre Brunelle, qui occupait un appartement au dernier étage du Médical Arts Building, angle Sherbrooke et Guy.

Le policier avait déclaré qu'il s'agissait de quelque chose d'absolument anormal et que le lieutenant avait insisté pour qu'on dérangent le

Directeur.

– Vous venez avec moi, Simon ? demanda le Chef en se levant. Il paraît qu’il s’agit d’un meurtre comme il ne s’en jamais vu.

– Avec plaisir. Je n’avais rien à faire ce soir et je n’ai pas sommeil...

En route les deux hommes parlèrent de choses et d’autres, n’ayant aucun renseignement encore sur ce qu’ils allaient voir.

Le lieutenant Casavant les accueillit à la porte, qu’on avait dû briser avec une hache.

– Qu’y a-t-il donc ? demanda le Chef au lieutenant. Pierre Brunelle est mort. Vous savez, il est ce fameux détective qui écrivait sur les spirites.

– J’en ai entendu parler quelque peu, dit alors Simon Antoine. Il dévoilait toutes leurs combines et je crois qu’il s’est ainsi créé nombre d’ennemis.

– Comment est-il mort ? demanda le Chef.

– Voyez plutôt par vous même, dit le lieutenant en conduisant les deux hommes dans le

cabinet de travail de la victime.

La première chose qui frappa l'attention des arrivants, fut le grand vent qui s'engouffrait par une porte fenêtrée non complètement fermée.

– Fermez ça, commanda le Chef.

Puis il regarda sur le parquet de la pièce.

Pierre Brunelle gisait par terre, mort.

Mais il n'était pas mort comme on aurait pu le penser.

Il était tellement pâle qu'on aurait dit qu'il n'avait plus une seule goutte de sang dans ses veines.

Et pourtant le corps était encore chaud.

Aucune trace de violence, sauf la marque de deux dents sur le cou.

Comme le Chef regardait son compagnon, Simon Antoine fit remarquer :

– On dirait qu'il a été assassiné par un vampire.

– Je ne vois pas d'autre explication, déclara à son tour le lieutenant Casavant.

– Mais cela n'existe pas, des vampires, intervint le Chef.

– Je n'y crois pas moi non plus, convint Simon Antoine.

– Avez-vous fouillé partout ? demanda le Chef au lieutenant.

– J'ai quelque chose à vous montrer.

– Quoi donc ?

L'officier l'entraîna alors devant une petite table sur laquelle se trouvait un clavigraphe.

Il y avait une page presque complètement remplie.

Elle débutait par des considérations sur les manifestations de vampires.

Naturellement le détective niait tout et fournissait des explications à ses assertions.

Tout à coup on aurait dit qu'il avait changé d'idée.

Il avait écrit et ce devait être immédiatement avant de mourir.

– Ce que je vois est absolument impossible. Je

suis le jouet de mon imagination.

– En dehors de mon appartement, la face appuyée sur la porte-fenêtre, il me semble voir la figure de Sam Fitch.

– C’est impossible, car j’ai vu le petit bossu sur les dalles de la Morgue cet après-midi même.

– J’étais en compagnie du médecin-légiste qui avait signé la déclaration de décès, le Dr Félix Joiner.

– Pourtant il lui ressemble tellement... Ne voilà-t-il pas que maintenant il frappe et fait des gestes... Mais si c’était vrai... s’il existait réellement des résurrections...

L’article finissait là. Le Directeur et Simon Antoine étaient maintenant songeurs.

– Je ne puis cependant croire à la résurrection, déclara le Chef.

– Moi non plus, appuya Simon Antoine.

Pendant ce temps le Dr Joiner, médecin-légiste, était arrivé et avait jeté un coup d’œil sur le cadavre.

Le Chef lui indiqua la page dactylographiée et le docteur dit :

– C’est bien vrai, dit-il. J’ai rencontré Brunelle cet après-midi à la Morgue, en face du cadavre de Fitch. Et je suis en mesure de vous affirmer que Fitch était bien mort.

– De quoi ? demanda Simon Antoine.

– Syncope.

Le médecin était en habit et l’on voyait qu’il avait hâte d’aller retrouver la joyeuse compagnie qu’il avait dû quitter momentanément pour venir examiner le cadavre.

– Vous me donnerez un rapport complet avant le matin, n’est-ce pas Docteur ? demanda le Chef.

– Dans une heure d’ici je serai à la Morgue et ferai l’examen. Pour le moment je puis vous dire quand même que Brunelle n’a plus une seule goutte de sang dans les veines.

– Croiriez-vous à l’acte d’un vampire ? demanda Simon Antoine.

– Je ne crois pas aux vampires, répondit le docteur en s’en allant.

Il avait appris déjà qu'aucune porte n'avait été ouverte et que la fenêtre par laquelle l'agresseur aurait pu pénétrer dans les appartements de Pierre Brunelle, se trouvait quatorze étages au-dessus de la rue.

Par un vent pareil ce n'était pas une sinécure que de grimper aussi haut.

Le mystère promettait d'être complet.

Le lieutenant Casavant raconta les débuts de l'affaire.

Il avait appelé par deux agents de Radio-Patrouille.

Ceux-ci avaient reçu un ordre du Poste de pénétrer dans l'appartement de Pierre Brunelle.

C'est le locataire en-dessous de celui-ci qui avait donné l'alarme.

Il s'agissait d'un photographe du nom de Jean David.

David travaillait tard ce soir-là dans son studio, au douzième étage, juste en dessous des appartements de Brunelle, quand il avait soudain entendu par sa fenêtre entrouverte, des appels :

– À l'aide ! À l'aide ! Il va me tuer !

Il avait également entendu ensuite le bruit d'une chute sur le parquet de la pièce au-dessus de lui.

Effrayé il avait appelé la police et on avait ainsi trouvé le cadavre du détective Brunelle.

– Où est ce David actuellement ? demanda le Chef au lieutenant.

– Il est rendu chez lui, se coucher. Il m'a demandé un garde et je lui en ai accordé un. Il avait l'air terriblement effrayé.

– Je crois bien. Après avoir vu ce cadavre. Il y a de quoi. N'est-ce pas Simon ?

– Je vous crois, répondit le jeune homme.

À ce moment on pourrait entendre un constable qui venait d'arriver, dire à un camarade :

– Tu n'as pas vu ce que le docteur Joiner avait dans sa machine, toi ?

– Non. Quoi donc ?

– Le plus beau bébé que je n'aie jamais vu.

– Il est toujours avec des poules de luxe. Il doit faire énormément d'argent.

Le Directeur de la Sûreté venait de voir partir le cadavre dans la voiture de la Morgue et s'apprêtait à quitter la place lui-même en compagnie de Simon Antoine, quand celui-ci s'excusa pour aller parler à un jeune journaliste qui lui avait fait un signe particulier.

II

Le cadavre dans la garde-robe

Il s'agissait de Benoît Augé, reporter criminel au journal le « Midi ».

Tout le monde savait qu'il était lié d'amitié avec Simon Antoine.

Mais ce que tout le monde ne savait pas, c'est qu'il était également le principal assistant du Domino Noir.

Il venait de lui faire un signe convenu entre eux, lorsqu'ils avaient quelque chose de bien important à se communiquer.

Simon Antoine parla deux moments seulement avec le journaliste, puis revint auprès du Chef de la Sûreté pour s'excuser de ne pouvoir l'accompagner sur le chemin du retour.

– J'aurais pu vous déposer chez vous en

passant, dit le Chef.

– Merci, Benoît Augé va me prendre dans sa voiture. Nous allons faire un tour ensemble dans un Club de nuit.

– Bien du plaisir alors. Comme vous êtes chanceux, vous, Antoine de pouvoir vous permettre des veillées dans les Clubs. J’ai tellement d’ouvrage ces temps-ci que je ne sais plus où donner de la tête. Et cette affaire qui m’arrive en surplus...

– Bah ! vous vivez la vie la plus intéressante qui ne soit à Montréal. Toujours dans les mystères par-dessus la tête.

– Chacun son lot.

Après avoir serré la main du Chef, Simon Antoine descendit l’ascenseur en compagnie de son ami.

*

Dès qu’ils furent installés dans le coupé du

jeune homme, Simon Antoine demanda :

– De quoi s’agit-il donc ? Il y a un homme qui veut parler au Domino Noir pour lui faire des révélations importantes ?

– C’est bien ça, en effet.

– Qui est-il ? Le connais-tu ?

– Un petit marchand de drogues du nom de Pat Dunn.

– Il en prend lui-même, je suppose ?

– Naturellement.

– A-t-il spécifié ce qu’il voulait me dire ?

– Non. Il n’en a pas eu le temps.

– Où est-il dans le moment ?

– Dans mon bureau au journal.

– Tu n’avais pas peur de le laisser là ?

– Non. Je le connais passablement et il avait l’air tellement effrayé que je ne voulais pas prendre le risque de le laisser retourner dans la rue.

– Y avait-t-il longtemps qu’il était au journal

quand tu es parti ?

– Non. Justement comme il arrivait et me disait cela, j’ai reçu l’appel au sujet de l’affaire Brunelle. Vous comprenez que je ne pouvais pas retarder de me rendre ici. Alors j’ai dit à Dunn de m’attendre dans mon bureau que je serais de retour bientôt.

– Il va falloir que je me montre à lui avec mon masque. Je l’ai sur moi, mais je ne voudrais pas qu’on me voit dans les bureaux ainsi.

– Vous le placerez sur votre figure juste au moment d’entrer dans mon bureau privé. Là vous pouvez être certain que personne ne viendra nous déranger.

– Très bien.

Il n’y avait au journal à cette heure-là qu’un jeune homme qui répondait au téléphone et faisait un peu de ménage.

– Rien de spécial, Jules ? lui demanda Benoît Augé en pénétrant dans la grande salle de rédaction ?

– Non, absolument pas.

- Pat Dunn est encore dans mon bureau ?
- Pat Dunn... ?
- Tu sais bien, l’espèce de dopé qui vient me voir de temps en temps ?
- Je le connais en effet. Mais je ne l’ai pas vu ce soir.
- Il était dans mon bureau quand j’ai quitté le journal.
- Je vous ai bien vu partir et depuis je n’ai pas quitté la place, mais je vous assure qu’il n’y a personne dans votre bureau. J’ai fait un peu de ménage tout à l’heure et il n’y avait pas âme qui vive.
- C’est étrange. Entrons alors, dit-il à son compagnon. Il n’y avait personne en effet. Aucune trace du type non plus.
- Il avait dû se fatiguer d’attendre et partir au moment où Jules était occupé ailleurs et le garçon ne l’avait pas vu.
- C’est dommage quand même, dit Augé. Il paraissait avoir quelque chose d’intéressant.

– Ne t’en fais pas, répondit le Domino Noir. Nous le retrouverons bien avant longtemps.

Jamais prophétie ne pouvait être plus à propos.

Benoît Augé venait de classer quelques papiers sur son bureau et y déposait ses notes sur l’affaire Brunelle et s’apprêtait à partir, quand il dit soudain :

– Je crois que je vais mettre mon paletot. Il fait passablement froid cette nuit.

– Tu as raison. J’endure bien le mien, de répondre Simon Antoine.

Le journaliste ouvrit la porte, mais ne fit pas un geste de plus.

Simon Antoine s’était retourné en constatant que quelque chose d’étrange se passait.

Il rejoignit bientôt son ami et comprit immédiatement pourquoi l’autre ne parlait plus.

Il y avait un homme dans l’armoire à paletots, mais cet homme avait la gorge tranchée d’un bord à l’autre.

Ses vêtements étaient pleins de sang et en

définitive, il ne présentait pas un aspect très intéressant.

Et c'était Pat Dunn.

Benoît Augé appela aussitôt Jules et lui demanda encore une fois :

– Tu es bien certain qu'il n'est venu personne dans mon bureau après mon départ ?

– Certain, monsieur Augé.

– Il y avait du monde dans les bureaux immédiatement après mon départ ?

– Oui. ils sont partis un à un au cours de la soirée.

– Et tu n'as pas vu d'étranger ?

– J'en suis certain. Je vous le répète.

Les deux hommes allaient descendre du bureau, quand le téléphone sonna.

Benoît Augé décrocha l'appareil, puis écouta pendant quelques instants.

Il déclara finalement :

– Je serai là dans quelques instants.

– Une affaire bien spéciale ? demanda Simon Antoine.

– Un cadavre qui est disparu du salon funéraire Mayrand.

– Et on te demande de courir après ?

– C’est la police qui est là et qui m’a communiqué la nouvelle. Je crois que cela va être très intéressant.

– Je vais te laisser faire et aller rejoindre Marthe au Samovar. Je lui avais promis d’être là beaucoup plus à bonne heure et elle doit s’impatier maintenant.

Le reporter jeta un coup d’œil moqueur à son compagnon, puis dit :

– Je crois que vous allez faire attendre Marthe bien plus longtemps encore, car je présume que vous allez m’accompagner.

– Pourquoi dis-tu cela ? Penses-tu que cette affaire nouvelle est de quelque importance ?

– Savez-vous comment s’appelait le type dont le cadavre est disparu ?

- Non, naturellement.. .
- Sam Fitch...
- Ah ! ça, par exemple !
- Vous venez avec moi ? Je vous ferai passer pour un journaliste.

III

Le mort qui se promène

Georges Lévesque achevait sa tasse de café, vers les minuit et demi dans le petit restaurant, en face du salon funéraire Mayrand où il travaillait de nuit.

Le commis qui le connaissait bien pour le voir chaque nuit à la même heure, lui demandait :

– Vos morts sont de bonne humeur ce soir ?

– Comme d’habitude. Quand ils sont morts ils sont assez chanceux, on ne peut croire qu’ils soient de mauvaise humeur.

– On dirait que vous ne tenez pas beaucoup à la vie, Georges.

– Quand ça fait dix-sept ans comme moi, qu’on travaille avec les morts, on vient à les trouver si paisibles et inoffensifs, qu’on les envie

parfois.

– Chacun son goût. Moi je préfère encore vivre quelques années.

Le gardien de nuit se leva alors de son siège et prit le chemin de son salon.

Il n'avait pas la permission naturellement de quitter son travail comme cela, au milieu de la nuit.

Mais les morts ne pouvaient toujours bien pas se plaindre et surtout ils ne pouvaient pas aller raconter ses sorties au patron.

*

Quand Simon Antoine et le journaliste entrèrent dans l'établissement Mayrand, un policier était à questionner Georges Lévesque.

– Vous dites que vous reveniez du restaurant d'en face quand vous avez constaté qu'il vous manquait.

– Justement.

- Comment s'appelait-t-il ?
- Sam Fitch.
- Quand était-il arrivé ici ?
- Cet après-midi même, d'après sa carte du moins. Il avait passé par la Morgue. Car je crois que le type est mort d'accident. Du moins c'est le médecin-légiste Félix Joiner qui a signé son certificat de décès.
- Qu'avez-vous fait quand vous avez constaté cette disparition ?
- Je me suis mis à chercher partout. J'ai d'abord pensé qu'il pouvait s'agir de quelque tour de la part d'un de mes confrères.
- Et vous n'avez rien vu ?
- Non.
- Alors qu'avez-vous fait ?
- J'ai appelé la police.
- Et nous sommes arrivés peu après... ?
- Cela a bien pris un bon quart d'heure.
- Comme ça il vous manque encore un mort ?

– Oui, mais entre le temps où j’ai téléphoné à la police et votre arrivée le mort est revenu.

– Qu’est-ce que vous dites là ?

– Quand cela ?

– Je l’ai aperçu de nouveau, installé sur le marbre où il était précédemment, aussitôt que j’ai eu fini mon téléphone.

– Cela a dû vous surprendre ?

– Vous l’auriez été vous aussi.

– Lui avez-vous parlé ?

En disant cela le constable faisait un clin d’œil à son compagnon.

– Non, je ne lui ai pas parlé. Mais je l’ai regardé avec surprise. C’est alors qu’il s’est assis sur sa table et m’a regardé à son tour.

– C’est comme dans un roman policier.

– Ce n’est pas tout...

– Qu’y a-t-il donc de plus ?

– Il a soudain sauté par terre et m’a sauté dessus.

– Vous avez assommé votre mort, je suppose ?

– Non. Mais lui allait m’assommer quand vous êtes arrivés. Ce n’est que lorsque vous avez sonné à la porte qu’il m’a lâché pour prendre la fuite.

– Il est donc encore reparti ?

– Oui.

– Montrez-nous l’endroit où il se trouvait.

Le gardien les conduisit vers une table de marbre, pareille aux autres voisines qui supportaient des cadavres, prêts à être embaumés.

Le constable prit encore quelques notes, puis partit avec son compagnon en riant du gardien effrayé.

Ce fut alors que Simon Antoine s’approcha du pauvre type et lui demanda :

– Aviez-vous eu l’occasion d’examiner le cadavre ?

– Oui, monsieur.

– D’après vous était-il bien mort ?

– Aucun doute là-dessus, monsieur. J’ai assez

d'expérience dans la ligne pour l'affirmer.

Benoît Augé et son compagnon prirent congé du gardien et sortirent de l'établissement.

*

– Cela devient compliqué, fit remarquer le reporter.

– En effet. Un mort qui se lève et qui même paraît avoir les propriétés d'un vampire. C'est à n'y rien comprendre.

– Vous ne croyez pas aux vampires, je suppose, Simon ?

– Pas du tout. Je crois à un meurtrier bien vivant.

– Cependant on dit que Fitch était bien mort. D'un autre côté Pierre Brunelle qui ne passait pas pour avoir souvent des hallucinations, a écrit qu'il voyait arriver Sam Fitch à sa fenêtre.

– Sais-tu quelque chose sur ce Fitch ?

– Un peu. C'était un marchand de

photographies obscènes et autres choses du genre.

– Tu ne sais pas s’il a déjà eu des démêlés avec Brunelle ?

– Je ne crois pas. Du moins je l’ignore.

– Oui demeurerait-il ?

– Dans un petit hôtel de la rue Craig qu’on appelle « La Palestine ».

– Était-il marié ?

– Oui.

– Je crois que je vais aller rendre visite à sa femme.

– Avez-vous besoin de moi ?

– Non, pas pour le moment. C’est le Domino Noir qui va aller rendre visite à la récente veuve.

– Bonne chance alors. Moi je retourne au bureau écrire quelque chose sur Fitch. J’ai l’impression que cela va créer tout un émoi dans Montréal

– Tu as bien raison. Toutes les femmes de Montréal vont se mettre à croire aux vampires.

– Les journaux vont se vendre après ce temps-là.

– Profites-en pour demander une augmentation de salaire.

*

Juste au moment de pénétrer dans l'hôtel « La Palestine », Simon Antoine appliqua son masque sur sa figure et se faufila dans le grand hall d'entrée, sans se faire voir du commis de nuit, qui se trouvait seul en ce moment.

Il fut assez heureux pour pénétrer jusqu'à la liste des pensionnaires.

Un moment plus tard il montait dans l'escalier, se dirigeant vers la chambre de madame Fitch.

Il dut frapper plusieurs coups à la porte avant d'entendre grincer les ressorts du lit.

Une voix basse demanda bientôt :

– Qui est là ?

– C’est moi, Sam, répondit le Domino.

– Hein ! Qui ?

– Sam. Ouvre vite. Je suis pressé.

Il se produisit encore des bruits de ressorts, puis un pas très lourd fit craquer le plancher.

La porte s’ouvrit finalement et une femme d’environ trois cents livres demandait :

– Quelle est l’idée d’éveiller les gens à cette heure-ci ?

Le Domino Noir entra cependant dans la pièce, sans que l’autre ne pense à s’objecter.

Il referma la porte sur lui et fit signe à la femme de s’asseoir.

– Que me voulez-vous ? demanda-t-elle alors sans s’émouvoir le moins du monde..

– Je veux savoir où est Sam Fitch. Vous êtes sa femme, je suppose ?

– Oui et je puis vous dire qu’en ce moment il repose dans le salon funéraire Mayrand.

– Non, il n’est pas là, car j’en arrive.

– Qu’est-ce que vous racontez là ?

– Je dis que Sam n’est pas là, qu’il n’est même pas mort.

– Je l’ai accompagné moi-même quand on a transporté le cadavre de la Morgue cet après-midi, jusqu’au salon funéraire.

– Je sais qu’il est allé là, mais depuis il est parti.

– Et il ne serait pas mort ?

La grosse femme cependant ne témoignait aucune peine en parlant de la mort de son mari.

On aurait plutôt dit qu’elle était désappointée d’apprendre qu’il pouvait ne pas être mort.

– Non, répondit le Domino.

– Et moi qui avait une assurance de \$5000. sur sa vie.

– Cela vous désappointe naturellement.

– Plus que vous ne le pensez.

Avisant une photographie d’une jolie jeune fille brune, dans un riche cadre, sur le bureau de toilette de la grosse femme, le Domino Noir

demanda :

– Qui est cette jeune fille ? Votre enfant ?

La grosse femme lui jeta un mauvais regard et répondit :

– Cela ne vous regarde pas.

Elle se leva immédiatement pour aller ouvrir la porte et dire :

– C’est assez jaser à cette heure de la nuit.
Dehors.

Le Domino se leva en souriant, puis obéit à l’injonction.

IV

Chantage

Enlevant son masque, il descendit l'escalier paisiblement comme un pensionnaire de l'établissement.

Au dehors il prit un taxi et se fit conduire encore une fois au « Médical Arts ».

Il n'y avait qu'un ascenseur qui fonctionnait à cette heure de la nuit.

Il y entra donc et quand le garçon lui demanda :

– À quel étage, monsieur ?

Il sortit un cinq dollars de sa poche, puis le tendant au jeune homme, il demanda à son tour :

– Tu dois connaître le photographe Jean David, qui a son studio au douzième ?

– Oui, monsieur.

– Travaille-t-il souvent le soir et tard ?

Le garçon porta ses yeux vers le billet de banque, que l'autre poussait toujours dans sa direction.

Il se décida soudain et mit la main dessus en disant :

– Oui, monsieur. Presque tous les soirs. Parfois il reste là jusqu'à deux ou trois heures du matin.

– Merci. Maintenant, au quatorzième.

– Je vais vous conduire au douzième, car l'ascenseur ne se rend pas au dernier étage. La police l'a mis sous scellés tout à l'heure. Vous pourrez cependant prendre l'escalier et monter. Il y a un officier en haut.

– Il n'y en a donc pas au douzième ? Je pensais...

– Peut-être y en a-t-il un. Je ne suis pas monté jusque là depuis le meurtre.

Comme on était arrivé, le garçon ouvrit la

porte et redescendit aussitôt.

Il y avait en effet un constable à la porte du studio du photographe, mais il avait appuyé sa chaise sur le mur et il ronflait comme un enfant de chœur pendant un sermon.

Simon Antoine, une fois seul, ajusta son masque, puis marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la porte de Jean David.

Elle était fermée à clef naturellement.

Afin de ne pas faire trop de bruit en essayant des clefs, le Domino décida de ne recourir à cette occurrence qu'en dernier ressort.

Il chercha l'escalier de sauvetage et fut assez heureux pour en trouver la porte ouverte.

Il ouvrit ensuite la fenêtre et découvrit qu'il y avait une corniche d'environ six pouces tout autour de l'étage.

Il y monta sans hésiter.

Le vent était tellement fort qu'il aidait le Domino à se tenir pressé contre le mur.

Il parvint donc sans accident jusqu'à la fenêtre

du studio.

Il dut essayer deux fenêtres avant d'en trouver une qui n'était pas barrée de l'intérieur.

Il remarqua en même temps qu'elle donnait justement en dessous de celle qui avait été trouvée ouverte chez Pierre Brunelle.

Allumant une petite lumière de poche il pénétra dans la pièce.

Les murs étaient couverts de portraits de jolies filles, toutes légèrement vêtues.

Il n'y avait pas l'air d'avoir grand-chose de suspect dans cette pièce.

Il examina la porte d'entrée. Elle était fermée de l'intérieur.

Il y avait une autre porte, sur laquelle on pouvait lire l'inscription suivante :

« Chambre noire. Sonnez avant d'entrer. »

Un grand cabinet s'offrit alors à la vue du Domino.

Il ouvrit une porte et constata qu'il renfermait des films.

Il en regarda quelques uns et finalement tomba sur un qui l'intéressait plus que les autres.

Il représentait un vieillard bien connu.

C'était un financier retiré qui passait pour valoir sept à huit millions.

Il s'appelait Ludger Perrier.

Mais ce qui était surtout digne de remarque, c'est qu'à l'arrière plan du film, on pouvait distinguer la silhouette effacée de Sam Fitch.

Le Domino Noir coupa un bout du film et le mit dans sa poche.

Il continua ses recherches et constata bientôt qu'on avait brûlé quelque chose dans un cendrier récemment.

Il ne restait qu'un petit morceau de papier malheureusement que les flammes avaient épargné.

Mais on pouvait cependant encore lire :

« ... je promets payer \$25 000... »

À n'en pas douter il s'agissait d'un billet promissoire.

Qu'est-ce que cela pouvait bien faire là ?

D'autant plus que la destruction de ce billet après les événements de la soirée avait certainement une signification.

Le Domino se redressait, son inspection finie, quand il réalisa qu'il y avait une autre personne dans la pièce.

Il ne pouvait la voir, mais il savait qu'elle était là, derrière lui.

Quand il entendit le cliquetis d'un revolver qu'on arme, il se laissa tomber par terre.

Les coups de revolver commencèrent à pleuvoir autour de lui,

Il parvenait cependant à se mouvoir assez rapidement pour échapper aux balles.

Quand le revolver se tut, le Domino avait compté six coups.

C'était donc, surtout à cause du bruit du chien que son assaillant avait relevé, un revolver ordinaire et l'autre avait épuisé toutes ses munitions maintenant.

Le Domino se releva donc et fonça sur son assaillant.

Il lui avait administré quelques bons coups de poing dans les côtes quand la lumière se fit dans la pièce.

Le constable de faction à la porte avait entendu les coups de feu et avait réussi à enfoncer.

Le Domino lui cria aussitôt de mettre la main sur l'autre qui était déjà dans la porte, mais le constable s'attaqua plutôt au Domino Noir.

– J'en ai un, dit-il, je le tiens.

– Mais l'autre est l'assassin de Pierre Brunelle.

– Je m'en fiche. On le trouvera plus tard.

– Vous voyez moi, je ne fais aucune résistance. Vous ne savez donc pas qui je suis ?

– Vous vous êtes mis ce masque sur la figure pour vous faire passer pour le Domino Noir, mais ça ne prend pas ces affaires-là avec moi.

Le constable passa les menottes au Domino

Noir et celui-ci dut se résigner à attendre la police.

Le lieutenant Casavant arriva bientôt sur les lieux en compagnie du Chef.

– Mais c’est le Domino Noir ! s’exclama le Chef en tendant la main au prisonnier du constable.

À son subordonné, le Chef ordonna aussitôt

– Enlevez ces menottes.

Le constable s’exécuta en rechignant, tandis que le Domino expliquait au Chef que le véritable assassin avait failli tomber entre ses mains.

– Je réglerai le cas de cet imbécile, dit alors le lieutenant Casavant. Il aurait dû comprendre pourtant.

*

Tandis que le lieutenant organisait une poursuite qu’il pensait maintenant absolument vaine, le Directeur de la Sûreté s’enferma avec le

Domino Noir dans le bureau même du photographe.

– Je vous remercie, Domino, dit le Chef, de vous intéresser à cette affaire. J'étais tellement perdu, que je ne savais plus où donner la tête. Mais je sais maintenant que grâce à vous la solution ne tardera pas à se faire jour.

– Merci de votre confiance.

Et en disant cela, le Domino pensait en lui-même quelle figure ferait le Chef s'il venait à apprendre que le Domino Noir n'était autre que son ami Simon Antoine.

Le Domino raconta donc ce qui venait de se passer au Chef.

Après le récit, celui-ci demanda :

– Avez-vous une idée de ce qu'il faudrait faire maintenant ? Vous savez que vous avez toute ma confiance ?...

– Je crois que la vie de Jean David est un grand danger. Nous devrions y aller. Ou plutôt je vous prierais de vous rendre chez lui, car j'ai autre chose à faire pour le moment.

– Je vais me rendre là immédiatement. Avez-vous besoin que je vous rappelle en quelque part ?

– Vous êtes trop obligeant, Chef. Je vous appellerai moi-même au poste.

– Je le ferais avec plaisir, si vous voulez bien me laisser un numéro.

Le Domino laissa percer un sourire et répondit :

– Vous seriez bien content, n'est-ce pas, d'avoir enfin un numéro d'où vous pourriez enfin tenter de retracer le Domino Noir ?

Le chef ne répondit pas et le Domino prit congé.

V

La poire

Un quart d'heure plus tard le Domino Noir sonnait à la porte de la résidence de Ludger Perrier.

Un domestique vint lui ouvrir et fut tout surpris de trouver devant lui un homme masqué.

– N'ayez crainte, dit l'arrivant, je suis le Domino Noir et j'ai besoin de voir votre maître au plus tôt.

– Il dort en ce moment, monsieur, et je ne puis le déranger. Vous devez savoir que monsieur Perrier est malade ?...

– Je sais, mais je sais aussi qu'il est en danger de mort et je voudrais bien lui sauver la vie.

Le domestique heureusement avait quelque chose dans la tête.

Il jugea que la visite du Domino Noir avait une signification importante et le fit entrer tandis qu'il allait chercher son maître.

Le vieillard entra bientôt dans le salon, en robe de chambre et pyjama.

Il fut surpris qu'on le dérangeât à cette heure de la nuit et encore plus quand il constata à qui il avait affaire.

Pour couper court aux explications, le Domino montra le bout du film qu'il avait pris dans le studio de Jean David.

Quand le vieillard réalisa qu'il était photographié en compagnie d'esprit, il témoigna de la plus grande frayeur.

– C'est l'esprit de Sam Fitch, dit-il, je le reconnais. Aussi je n'aurais pas dû m'aliéner un esprit. Je suis fini.

– Que voulez-vous dire ? demanda le Domino.

– Sam Fitch est mort...

– Et puis ?

– Il m'avait promis que son esprit me

poursuivrait après sa mort et vous pouvez voir par vous-même...

– Comment vous a-t-il menacé ?

– Cela a commencé quand j'ai changé de médium pour mes expériences de spiritisme.

– Je pensais en effet que vous vous occupiez de spiritisme.

– Je ne fais plus que cela maintenant que je me suis retiré d'affaires.

– Et quel médium employiez-vous auparavant ?

– La femme de Fitch.

– Et vous avez changé, dites-vous ?

– Oui. Après avoir rencontré Rina, je ne pouvais plus retourner à cette grosse femme inculte.

– Qui est Rina ?

– Je ne la connais pas, mais c'est la plus charmante jeune fille que je n'aie jamais rencontrée.

– Donnez-moi sa description.

Le vieillard décrivit le médium et le Domino, à mesure qu'il avançait avec sa description, ne pouvait s'empêcher de faire une comparaison avec le portrait qu'il avait remarqué dans la chambre même de la femme Fitch.

Quel pouvait bien être le lien ?

Pour le moment cependant il s'agissait de savoir ce qu'il y avait véritablement sous cette affaire de spiritisme.

Le Domino demanda donc encore :

– Quand Fitch vous a menacé, ne vous a-t-il pas demandé d'argent ?

– Oui.

– Sous quel prétexte ?

– Pour la raison que les esprits qui avaient l'habitude de communiquer avec moi par l'entremise de sa femme, était de mauvaise humeur et que s'il ne les apparaissait pas lui-même, ils viendraient un bon jour me faire un mauvais parti.

– Vous a-t-il menacé de mort ?

– Non pas exactement lui. Mais il m’a fait entendre que des vampires viendraient sucer mon sang.

Le Domino Noir en avait maintenant assez. Il croyait comprendre.

Il prit congé du vieux millionnaire en lui recommandant la plus grande prudence pour le restant de la nuit.

*

Évidemment le photographe était impliqué dans une affaire de chantage où trempait également Sam Fitch.

On avait truqué un film pour faire croire au vieillard crédule qu’il était poursuivi par un esprit.

On avait dû également tuer Pierre Brunelle, de la façon vampire, afin d’effrayer Ludger Perrier.

C’était donc David qui était la tête dirigeante de toute l’affaire.

Comme son entrevue avec Perrier avait duré passablement longtemps, le Domino jugea que le Chef devait être retourné à son bureau et attendait son téléphone.

Il l'appela donc d'une station publique dans un restaurant ouvert toute la nuit.

- Il est mort, dit le Chef dès les premiers mots.
- Jean David ? Mais vous ne me dites pas ?
- Je l'ai vu de mes yeux.
- Je ne comprends pas. De quelle façon ?
- Il n'a plus de sang et on peut voir deux marques de dents sur son cou.
- Exactement comme Pierre Brunelle alors ?
- Tout à fait la même chose.
- Le médecin-légiste l'a-t-il vu ?
- Oui. C'est le Docteur Joiner qui était là encore.
- Avez-vous des indices quelconques ?
- Aucun. Je m'en remets à vous.
- J'espère que votre confiance ne sera pas

désappointée. Mais je vous assure qu'il s'agit d'une cause qui sort de l'ordinaire.

– Vous êtes également un homme qui sort de l'ordinaire.

– Merci du compliment. À bientôt alors. Restez-la je vous en prie, j'aurai peut-être la solution cette nuit même.

*

Le Domino Noir appela ensuite au journal et fut assez heureux d'y trouver encore Benoît Augé.

Il invita le jeune homme à sa résidence et partit lui-même dans cette direction.

Aussitôt arrivé il téléphona encore une fois à la Sûreté pour demander des informations supplémentaires au Directeur concernant les drogues.

Celui-ci les lui promet pour la nuit même.

Quand le journaliste fut installé dans un

fauteuil, Simon Antoine lui raconta la mort de Jean David.

– C’est drôle, on n’a pas appelé au Journal et jamais on ne manque de le faire, lorsqu’il se passe un crime intéressant.

– Le Chef a décidé de ne pas faire de publicité sur cette mort, pour le moment du moins.

– Je comprends. Avez-vous du nouveau, vous ?

– J’ai visité le vieux Ludger Perrier. Le connais-tu ?

– C’est un vieil adepte du spiritisme.

– Savais-tu que la femme de Fitch est un médium connu ?

– Oui, j’avais justement oublié de vous le dire tout à l’heure.

– As-tu consulté les dossiers du journal concernant Fitch, comme je te l’avais recommandé.

– Oui.

– Pourrais-tu me dire si à un moment donné, il

n'a pas exercé la profession d'homme-mouche ?

– Justement. C'est même à la suite d'une chute, qu'il fit à Saint-Hyacinthe, il y a environ vingt ans, qu'il est devenu bossu.

– Vraiment ? Alors je comprends bien des choses.

– Que voulez-vous dire ?

– C'est vrai que Fitch s'est montré à Pierre Brunelle.

– Vous ne voulez pas prétendre qu'il a grimpé quatorze étages, par un vent comme ce soir, sur un mur de pierre qui ne donne pas beaucoup de chances de s'agripper ?

– Il a monté sur un mur de pierre, mais pas quatorze étages.

– D'où est-il parti alors ?

– Des studio de Jean David.

– Cela ne faisait qu'un étage alors...

– Justement

– Il ventait cependant terriblement.

– Mais le vent aidait. Il repoussait Fitch sur la pierre au lieu de l’en déloger.

– C’est possible.

– Connais-tu un autre médium nommé Rina ?

– J’en ai entendu parler, mais je serais bien embêté de vous dire qui elle est.

– Tu n’as aucune idée où je pourrais me procurer des renseignements sur son compte ?

– Pas du tout.

*

Simon Antoine appela encore le Chef de la Sûreté.

Celui-ci lui communiqua les renseignements qu’il lui avait précédemment demandés.

Puis il ajouta :

– J’ai du nouveau.

– Quoi donc ?

– Sam Fitch est revenu au salon funéraire

Mayrand.

– Vous ne me dites pas ?

– On a eu la nouvelle il y a à peu près une demi-heure.

– Est-il encore mort ?

– Plus que jamais.

– Avez-vous envoyé un médecin-légiste faire des constatations ?

– Oui.

– Le Dr Joiner ?

– Non, cette fois c'était son assistant le Dr Lafond.

– Puis qu'a-t-il constaté ?

– Que Fitch était mort depuis environ une vingtaine d'heures.

– Absolument.

– C'est à n'y rien comprendre alors.

– J'avoue que je suis perdu en effet.

– Comment Fitch a-t-il fait sa réapparition ?

– Personne ne l'a vu revenir.

- Et le gardien Lévesque ?
- Il n’y était pas au moment du retour de l’autre.
- Encore une tasse de café ?
- Non, cette fois il s’agissait d’un téléphone et vous savez que le téléphone est dans un bureau privé d’où on ne peut voir la salle où sont les cadavres ?
- Ce qui veut dire que Lévesque à un moment donné en passant près de l’endroit où devait se trouver Fitch, l’a soudain aperçu ?
- Exactement.
- Vous êtes bien certain qu’il n’avait pas rêvé ?
- Il est presque fou le pauvre type.
- Avez-vous fait quelque’autre constatations sur le cadavre ?
- Aucune.

Le Domino donna alors quelques indications au Chef, puis ferma le téléphone.

S’adressant à Benoît Augé, il demanda :

- T'en vas-tu au journal encore ?
- Je n'avais pas l'intention d'y retourner, mais si vous avez affaires là, je vous accompagne.
- J'aimerais parler encore une fois à ce Jules Gaulin.
- Je vous accompagne alors.

*

Le jeune homme était parti et il fallut le relancer chez lui.

Il était passablement effrayé des événements qui s'étaient déroulés dans les bureaux mêmes et avait beaucoup de peine à retrouver son sang-froid.

Il parvint cependant à se rappeler qu'un homme qui venait souvent au journal y était passé dans la soirée pour y faire un téléphone.

Il ajouta pour s'excuser :

– J'ai vu cet homme si souvent dans le bureau que je n'ai pas osé lui refuser la faveur qu'il me

demandait.

– Quel appareil a-t-il utilisé ? demanda Benoît Augé.

– Celui-ci qui est près de votre bureau.

– Est-il resté longtemps là ?

– Je ne sais trop. Moi j’ai été ailleurs et quand je suis revenu il avait disparu.

Le jeune homme donna alors la meilleure description qu’il put et le Domino Noir se déclara satisfait

– J’ai mon homme, dit-il à Benoît Augé, comme ils descendaient de la résidence du jeune homme.

– C’est bien étonnant que je n’aie pas pensé à cela plus tôt.

– Est-ce que je puis vous demander le nom, pour commencer mon article ?

– Pas tout de suite. Je te réserve la primeur cependant. Sois sans crainte.

– Quand serai-je mis au courant ?

– Dans une heure probablement.

– Comme ça, je ne retournerai pas chez moi.
Cela ne vaut pas la peine ?

– Comme tu voudras.

– Je vais remonter au journal.

– Tiens, c'est bien vrai. Il faut que je fasse un téléphone. Personne ne peut m'entendre là-haut ?

– Non. Et nous ne sommes pas loin, si vous voulez venir avec moi.

Ce fut encore au Chef de Police que le Domino Noir téléphona.

VI

Rina

Le Domino Noir arrêta sa voiture devant un appartement de luxe de la rue Guy en haut de Sherbrooke.

– Comment se fait-il qu’il puisse demeurer ici ? se demanda le Domino. J’aurais bien dû y penser plus tôt.

Il regarda sur le tableau des locataires et constata que son homme s’y trouvait en effet.

Mais un portier se présentait qui lui demanda :

– Monsieur désire ?

– Je désire un renseignement.

La face de l’autre prit alors une expression de mépris, pour répondre :

– Nous ne faisons pas de commérages ici,

monsieur. Je crois que vous vous trompez d'endroit.

Le Domino Noir prit alors un billet de \$20, qu'il tendit à son interlocuteur.

L'autre le regarda pendant quelques instants, puis soudainement tenté avança la main.

Le Domino retint le billet et demanda :

– Je suis à la recherche d'une jolie jeune fille qu'on appelle Rina, mais qui a certainement un autre nom.

– Vous êtes certain qu'elle demeure ici ?

– Absolument.

– Vous pourriez peut-être me la décrire ? Le Domino donna la description de la photographie qu'il avait vue sur le bureau de la veuve Fitch.

La figure du portier s'épanouit et il déclara :

– Je sais de qui il s'agit, monsieur.

– Qui donc ?

– Mademoiselle Joan Marion.

– Sur quel étage ?

– Mais vous ne pouvez la voir ce soir : il est trop tard.

– Vous pouvez l’appeler et m’annoncer ?

– Je crois bien que cela ne ferait pas son affaire.

– Pourquoi ?

– Je vous l’ai déjà dit : il est réellement trop tard.

– Appelez-la et dites-lui que c’est Monsieur Fitch qui désire la voir. Je suis bien certain qu’elle vous priera de me faire monter.

L’attitude du Domino Noir avait l’air tellement convaincante que le portier s’exécuta.

À sa grande surprise la jeune fille lui dit de faire monter le visiteur nocturne.

*

Elle l’attendait à la porte, mais témoigna cependant de la surprise quand elle vit l’homme masqué qui arrivait.

– Vous n’êtes pas Sam Fitch ? dit-elle.

– Ça ne fait rien. Nous avons quand même quelque chose à nous dire.

– Entrez alors.

Elle s’effaça pour le laisser passer dans la porte qu’elle ferma derrière elle.

Elle indiqua un fauteuil et s’assit en face de lui.

– Pourquoi m’avez-vous menti, monsieur, en vous annonçant comme Sam Fitch ?

– C’est parce que Sam Fitch n’est plus capable de se promener, ni d’aller assassiner les gens. Il est mort pour vrai cette fois.

Elle laissa échapper un petit cri.

Le Domino demanda encore :

– C’était votre père, je suppose ?

– Non. C’était mon beau-père.

Une voix se fit entendre juste derrière le siège du Domino.

– C’est assez jaser. À mon tour maintenant.

C'était un homme passablement grand et d'apparence très chic dans son habit de soirée.

Il portait des verres fumés qui lui cachaient une partie du visage.

Le Domino l'envisagea cependant, malgré le revolver qu'il tenait à la main, et dit :

– Pas nécessaire de vous cacher la figure, Docteur, avec ces lunettes je vous ai reconnu, ou plutôt je savais vous trouver ici.

– Ainsi vous m'aviez découvert ?

– Oui...

– Pas mal de votre part. Vous êtes certainement intelligent. Mais vous n'avez pas été prudent quand vous vous êtes aventuré ici.

– Je n'ai pas peur.

– Avant de vous mettre hors d'état de nuire pour toujours, j'ai bien envie de vous poser quelques questions ?

– Allez-y. Si je puis répondre, je le ferai avec plaisir.

– Vous n'avez pas cru à l'affaire du vampire ?

- Jamais ?
- Brunelle avait pourtant écrit qu’il en voyait un ?
- Il a écrit qu’il voyait Fitch, mais pas un vampire.
- Fitch était mort pourtant.
- Il n’était pas mort s’il était apparu à Brunelle.
- Vous ne savez donc pas qu’il est tombé mort sur le parquet de la Cour en présence de centaines de témoins ?
- Vous lui aviez donné une drogue quelconque qui l’a fait passer pour mort, mais en réalité il était aussi vivant que vous et moi. D’autant plus que c’est vous-même qui avez signé le certificat de décès...
- Pas mal non plus. Mais vous ne devez pas ignorer que mon collègue le Docteur Lafond vient de déclarer après un examen soigné que Fitch est mort depuis près d’une journée ?
- Je sais qu’il existe certaines préparations qui agissent sur la peau de façon à faire paraître la

mort beaucoup plus reculée qu'elle ne l'est en réalité.

– Il n'y a pas moyen de rien vous cacher.

– Merci.

– Passons maintenant à l'apparition que Brunelle a révélée dans son écrit sur sa machine à écrire.

– Il a vu Fitch pour vrai, comme je vous le disais tout à l'heure.

– Mais comment le petit bossu est-il parvenu jusqu'à l'appartement de Brunelle ?

– En montant sur la pierre du mur de l'édifice.

– C'est haut quatorze étages ?

– Fitch n'est parti que du studio de Jean David en dessous de l'étage de Brunelle. Je sais que Fitch a déjà été populaire comme homme-mouche. Il a même donné des exhibitions de sa façon de monter sur des murs encore plus difficiles que celui de l'édifice en question.

– Que faites-vous de Jean David alors ?

– C'était un de vos complices. C'est même

pour cela que vous l'avez assassiné. Vous avez eu peur de lui.

– Comment donc ?

– Vous aviez une organisation de chantage avec David et Fitch.

– Expliquez.

– David préparait les films truqués. Prenez, par exemple, le cas Perrier. Vous vouliez saigner le vieux millionnaire en lui faisant croire que l'esprit de Fitch le suivait. Vous l'auriez fait payer pour le tenir à l'abri de Fitch.

– Pas mal vrai. Mais il y avait également autre chose.

– Je sais. Vous êtes dépensier, Joiner. Et votre salaire de médecin-légiste est loin de parvenir à solder un mois de vos dépenses. Prenez par exemple cet appartement-ci et le vôtre en face probablement, ça coûte quelque chose pour entretenir cela.

– C'est vrai que la belle Rina est quelque peu dispendieuse, mais elle vaut bien cela. N'est-ce pas, chérie ?

La jeune fille n'avait pas l'air d'aimer la tournure que prenait la conversation.

Elle répondit après quelque hésitation :

– Je n'ai aucune part dans toutes ces machinations. Je ne savais pas qu'il y aurait des meurtres ou toute autre chose de semblable.

– Mais tu sais bien qu'il n'y a pas de danger, Rina. Cet homme va mourir dans quelques minutes. Je peux bien m'amuser avec lui quelque peu. Il m'a donné assez d'ouvrage ce soir.

– J'ai peur, Félix.

– Tu n'es pas raisonnable. Tout à bien marché jusqu'ici. Pourquoi cela ne continuerait-il pas ?

S'adressant maintenant au Domino Noir, Joiner demanda :

– Vous alliez me parler d'autre chose, tout à l'heure. Je suis très curieux, vous savez. D'ailleurs j'admets que vous êtes le seul homme à Montréal qui étiez capable de comprendre mon affaire...

– Vous aviez emprunté \$25 000. de Brunelle et vous l'avez tué pour ne pas avoir à le payer.

- Ce n'est pas moi...
- Je sais c'est Fitch, mais enfin, c'était à votre instigation.
- Pas mal. Mais comment avez-vous découvert que je devais cette somme à Brunelle ?
- Nous nous sommes rencontrés plus à bonne heure, cette nuit, dans le studio de David...
- C'est vrai et vous avez bien failli me prendre. N'eut été la stupidité du constable qui s'est acharné sur vous, ça y était. J'ai eu un frisson pendant quelques instants. Mais vous savez je connais la police municipale...
- Ça revient à la même chose.
- Parlez-moi du prêt d'argent...
- J'ai retrouvé dans un cendrier un bout de papier qu'on venait de faire brûler. C'était vous qui veniez de fouiller l'appartement de Brunelle pour retracer votre billet et descendre ensuite chez David le faire brûler.
- Parfait. C'est de valeur que vous travailliez contre des gens comme moi. Nous aurions fait une bonne association. Mais je sais quand même

me tirer d'affaires.

*

À ce moment-là quelqu'un sonna à la porte de l'appartement.

Joiner regarda Rina, puis lui fit signe de demander qui était là.

On entendit bientôt la voix de la femme Fitch, qui insistait pour entrer.

Rina interrogea le docteur du regard.

Celui-ci lui fit signe d'ouvrir.

La grosse femme n'était pas de bonne humeur.

Elle ne porta aucune attention au Domino Noir, ni même au revolver que tenait à la main le Dr Joiner.

Elle l'apostropha plutôt violemment :

– Qu'avez-vous fait de mon mari, vous ?

– Mais rien. Que voulez-vous dire ?

– Il est mort pour vrai !

– Impossible.

– Je viens de le voir encore une fois et maintenant l’embaumeur lui a enlevé tout le sang des veines. Il ne peut y avoir d’erreur cette fois.

– Il doit y avoir une erreur. C’est impossible.

– Comment une erreur ! Vous appelez ça une erreur, bandit ! Je vous assure que vous allez me payer cela.

– Ne vous énervez pas, nous allons discuter de la chose tranquillement.

– Ce n’est plus le temps de discuter. Si vous ne voulez pas que je parle de la machination que vous aviez préparée avec mon mari, cela va vous coûter \$10 000.

– Mais je n’ai pas cette somme de disponible dans le moment.

– Il me faut l’argent ou je parle.

– Attendez. Je vais l’obtenir d’un jour à l’autre de Ludger Perrier et alors je vous paierai au comptant.

– Je sais bien ce que vous pensez dans le

moment. Vous tentez de m'amadouer et dès que je serai sortie d'ici, vous me tuerez comme vous avez tué mon mari, David et Pat Dunn.

– Taisez-vous. Pourquoi parler de Dunn maintenant ?

– Vous pensiez peut-être que je ne savais pas ce que vous faisiez en dehors du chantage sur Perrier.

– Je ne connaissais pas ce Dunn dont vous parlez.

– Ah ! vous avez peur maintenant ! Vous ne le connaissiez pas. Hein ! Eh bien ! moi je sais ce que vous faisiez par son entremise. Vous lui faisiez vendre de la morphine et autres drogues que vous dérobiez dans la pharmacie municipale.

– Alors pourquoi l'aurais-je tué ?

– Parce que vous ne lui donniez pas assez pour sa part de risques. Il vous a demandé plus d'argent. Vous l'avez refusé et il a décidé de parler. Il était rendu au journal le « Midi », quand vous l'avez retracé et tué froidement.

– Et qu'est-ce que cela vous donnera de

parler ? Vous serez alors certaine de ne rien toucher de moi.

– J’aurai toujours bien la satisfaction de vous avoir balancer au bout d’une corde.

– Ne craignez-vous pas d’être impliquée dans ces meurtres ?

– Pas moi. C’était Sam, qui avait fait le complot avec vous.

– Vous étiez cependant au courant ?

– C’est vrai, mais que pouvais-je faire ?

– Nous dénoncer et prévenir le meurtre de Brunelle.

– Je ne savais pas quand il aurait lieu et d’ailleurs qu’est-ce que cela aurait servi. Vous vous seriez arrangés pour remettre l’affaire.

– Nous perdons du temps inutilement, je crois. Vous allez vous en retourner tranquillement chez vous et nous reparlerons de cela un autre jour, très prochainement.

– Je veux l’argent tout de suite, sinon...

– Je vais vous dire une chose, vous...

– Quoi donc ?

– Je puis utiliser une balle de mon revolver à votre adresse. Il m'en restera toujours assez pour disposer du Domino après...

– Vous feriez cela, Joiner ?

– S'il n'y a pas moyen de régler la situation autrement. Maintenant que j'ai quelques meurtres à mon crédit, pourquoi pas un de plus ? Cela ne me pèserait pas au bras. Mais cependant je sais que vous êtes plus intelligente que cela...

Joiner arma son revolver et se reculant, s'arrangea pour se mettre en ligne avec le Domino Noir et la femme Fitch.

Déjà son doigt pâlisait sous la pression qu'il faisait sur la gâchette quand un cri se fit entendre.

Il avait oublié Rina.

La jeune fille s'élança vers le docteur en criant :

– Maman ! Maman !

Elle avait appuyé sur le bras de Joiner au moment précis où le coup de feu partait.

Le Domino n'était pas resté inactif lui non plus.

Il s'était élancé en même temps sur le docteur qu'il maîtrisait pour la seconde fois, dans la même nuit.

Il n'avait pas à craindre d'ailleurs, car deux portes s'ouvraient simultanément et des policiers commençaient à remplir la pièce où ils se trouvaient.

– Très bien ! s'exclama alors le Directeur de la Sûreté. Nous avons tous pris par écrit.

Joiner rageait, tandis que la belle Rina, ne pouvant plus contenir son émotion, sanglotait éperdument.

La veuve Fitch jugea immédiatement la situation et déclara habilement :

– Je suis prête à faire une déclaration complète sur le compte de Joiner, si vous me promettez l'impunité. D'ailleurs je ne suis pour rien dans la combine...

– Vous tentiez cependant de faire chanter Joiner pour \$10 000. et vous n'auriez pas parlé de

ses méfaits ensuite, dit le Chef.

– C’était juste pour me tirer d’affaires, que je disais cela. Vous savez bien que je n’aurais pas laissé un tel criminel en liberté, lorsqu’il ne dépendait que de mes déclarations pour le faire arrêter ?

– J’en doute, répliqua le Chef.

S’adressant alors au lieutenant Casavant qui l’avait accompagné, il lui ordonna :

– Faites passer les menottes à Joiner, la femme Fitch et Rina. Puis descendez-moi tout ce monde-là au Poste. Je crois que nous avons assez pour en faire pendre au moins une couple.

Joiner était maintenant affaissé sur lui-même et ne parlait plus.

Une fois seul avec le Domino Noir, le Chef dit :

– C’est bien de valeur que la femme Fitch soit survenue si tôt, il y avait encore quelque chose à apprendre de Joiner.

– Quoi donc ?

– Mais il y avait l'affaire de disparition de sang chez ses victimes. Il n'a certainement pas employé un vampire ? Les traces de dents vous ont embêté probablement ?

– Je l'avoue.

– Eh bien ! c'est très facilement explicable. Vous savez que les embaumeurs retirent le sang des cadavres sur lesquels ils travaillent ?

– En effet.

– Pour cela ils emploient une certaine petite pompe. Ils percent la veine jugulaire et sucent le sang, comme on dirait. Je suis certain que c'est un instrument de cette sorte dont s'est servi Joiner. Vous allez le trouver chez lui.

Le Chef n'en revenait pas de toute l'affaire. Il fit un tour dans l'appartement, afin de chercher l'instrument. Quant il se retourna cependant, le Domino avait disparu.

Cet ouvrage est le 665^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.